

Grande victoire remportée par le crédit français. / La rente 3 p. c. a été cotée au pair, c'est-à-dire à cent francs, pour la première fois, depuis que ce type a été créé, en 1817. C'est une preuve manifeste que le crédit français est plus fort que jamais.

Cette nouvelle doit donner sur les nerfs de Messieurs les Prussiens. Ce peuple à l'estomac pantagruélique, qui avait pris de si énormes bouchées au budget français, doit voir d'un œil de dépit sa rivale arrondir si merveilleusement son trésor. Les milliards spoliés ont été dévorés par le militarisme, ce monstre que Bismark a enfanté pour l'édification de la puissance allemande, mais qui prépare aujourd'hui sa déchéance sous l'égide de la Triple-Alliance, tandis que la France triomphe sur toute la ligne. Ses affaires politiques vont bien ; l'entente franco-russe paraît aujourd'hui indissoluble. Une paix solide et durable sera la conséquence inévitable de ce travail de géant, accompli par toutes les classes de la société avec un patriotisme aussi ardent qu'éclairé.

Les ruines prodigieuses de 1870 s'effacent peu à peu.

Les fêtes de Nancy, à l'occasion du voyage du président Carnot, sont une éclatante et pacifique affirmation de l'union de tous les Français, opérée spontanément par le patriotisme. Manifestations populaires, allocutions, adresses au chef de l'Etat, réponses de Carnot, tout démontre la même unanimité de sentiments.

Tous les cœurs battent à l'unisson, les divisions sont oubliées, les animosités éteintes, les rancunes jetées dans l'ombre. La grande famille française, faisant appel à ces communes affections où les âmes peuvent et doivent s'unir, tournait en ce moment les yeux vers le président de la république. Les démonstrations furent surtout des démonstrations patriotiques.

C'est un triomphe pour la France, pour la république, que cette fête françaisee très publique.

\*\*\*

Dans toute l'Irlande la misère est effrayante. Ce fléau qui visite périodiquement ce malheureux pays, s'offre, cette année, avec un caractère nouveau de douleurs et de misères. On ne rencontre partout que de misérables affamés, fiévreux, se soutenant à peine, errant comme des ombres sur le bord des routes, plus affligés que les paysans si dramatiquement décrits par La Bruyère.

Sur les places publiques on offre à l'embauchage de pauvres petits enfants que les parents ne peuvent nourrir.